



**HAL**  
open science

## Quelques impressions fugitives des années soixante en France

Jan Šebestík

► **To cite this version:**

Jan Šebestík. Quelques impressions fugitives des années soixante en France : Cahiers du CEFRES N° 29, L'inspiration française dans les sciences sociales en pays tchèques. Cahiers du CEFRES, 2003, L'inspiration française dans les sciences sociales en pays tchèques, 29, pp.9. halshs-01160884

**HAL Id: halshs-01160884**

**<https://shs.hal.science/halshs-01160884>**

Submitted on 8 Jun 2015

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# Cahiers du CEFRES

N° 29, L'inspiration française dans les sciences sociales en Pays tchèques  
Pavla Horská, Martin Nodl (Ed.)

---

Jan ŠEBESTÍK

**Quelques impressions fugitives des années soixante en France**

---

Référence électronique / electronic reference :

Jan Šebestík, « Quelques impressions fugitives des années soixante en France », Cahiers du CEFRES. N° 29, L'inspiration française dans les sciences sociales en Pays tchèques (ed. Pavla Horská, Martin Nodl).

Mis en ligne en / published on : mai 2010 / may 2010

URL : [http://www.cefres.cz/pdf/c29f/sebestik\\_2003\\_impressions\\_fugitives.pdf](http://www.cefres.cz/pdf/c29f/sebestik_2003_impressions_fugitives.pdf)

Editeur / publisher : CEFRES USR 3138 CNRS-MAEE

<http://www.cefres.cz>

Ce document a été généré par l'éditeur.

© CEFRES USR 3138 CNRS-MAEE



## *Quelques impressions fugitives des années soixante en France*

Jan Šebestík

### *L'esprit de l'époque : le marxisme et la psychanalyse*

Les années 1960 furent placées sous le signe du marxisme et de la psychanalyse. Cependant, déjà depuis la fin de la guerre, le marxisme dans sa version soviétique et la nature du régime soviétique donnaient lieu à des controverses impliquant, entre autres, Sartre, Merleau-Ponty, Camus et Aron.

Dans l'une de ces premières discussions, Sartre se penche sur les motifs susceptibles de conduire une personne à s'engager en politique (au sein du Parti communiste, il va sans dire). Sartre ne goûte guère les motifs de l'engagement des fils de la bourgeoisie, qui naît « de conflits intérieurs, de complexes et d'aspirations morales. (...) En revanche, nous souhaitons vivement que l'engagement émane de motifs impersonnels, tels que la faim (...), la peur ou la colère, qui déchaînent les masses anonymes »<sup>1</sup>. Or, aucun des « guides » du prolétariat, en commençant par Marx, n'aurait satisfait ce critère. En outre, Sartre est incapable d'imaginer la colère que peut éprouver un prolétaire qui comprend qu'on l'avait ignominieusement trompé. Sartre a bien saisi la différence entre un prolétaire et un intellectuel communiste « d'origine bourgeoise », mais il ne s'est pas rendu compte que cette différence se manifeste aussi dans la manière dont chacun rompt avec le communisme. L'intellectuel prend ses distances, se souvient de ses premiers doutes et des réserves mentales d'autrefois (qui portaient d'ailleurs davantage sur les méthodes que sur la doctrine) et continue de vivre de sa plume, à ceci près qu'il écrit autrement et ailleurs. Le prolétaire, lui, reste avec sa rage.

En 1954, Aron publia *l'Opium des intellectuels*, poursuivant ainsi la polémique qui l'opposait à Sartre, son ancien condisciple de l'École Normale Supérieure. À la fin des années 1950, Aron analysait les problèmes des sociétés industrielles et commentait la crise politique que traversait alors la IV<sup>e</sup> république, crise qui s'est achevée par le retour du général de Gaulle au pouvoir. Il développait la thèse d'une convergence des systèmes capitaliste et socialiste, qui découlait des conditions générales de l'évolution des sociétés industrielles développées. Aron, qui était pourtant un représentant de la droite libérale, n'en fut pas moins malgré lui l'un des pères spirituels de la révolte libertaire des étudiants français au printemps 1968 ; ceux-ci lui empruntèrent en effet nombre d'arguments contre les communistes orthodoxes.

---

<sup>1</sup> SARTRE, Jean-Paul, *Situations*, tome IV, Paris, Gallimard, 1964, p. 8. Le cas de Sartre est difficile à expliquer. Alors que les communistes l'avaient couvert d'injures dans leur novolange orwellienne, il se trouvait en 1952 à Vienne, au congrès des défenseurs de la paix, aux côtés de Fadeiev, lequel l'avait peu de temps auparavant traité de hyène dactylographe et de chacal doté d'un stylo. C'était la pire année de la terreur stalinienne, l'année du procès Slánský et du complot des médecins juifs censés avoir voulu attenter à la vie de Staline. Sur place, Sartre a appris qu'on y jouait alors *Les Mains sales*, qui lui valaient tant de critiques parmi les communistes. Il fit tout ce qui était en son pouvoir pour obtenir l'arrêt des représentations et y parvint. Il annonça à cette occasion que dès lors, ses pièces ne pourraient être jouées qu'avec l'aval du Parti communiste du pays concerné. Difficile d'expliquer son attitude autrement que par sa volonté « d'emmerder les bourgeois ».

En dehors de l'université, les divers courants du marxisme furent dominants tant sur le plan théorique que dans l'action politique. Le néomarxisme structuraliste fit son entrée à l'université et à l'École normale supérieure (ENS) grâce à Althusser. Toute une génération d'étudiants se pressait à ses cours. Sartre voyait dans le marxisme « l'horizon indépassable de la pensée contemporaine », ignorant sans doute que Marx lui-même avait vu un horizon semblable dans le christianisme. Ces différentes nuances du marxisme n'étaient pas nécessairement staliniennes ; bien souvent, contre l'orthodoxie du Parti, leurs zéloteurs se réclamaient du maoïsme, du trotskisme ou bien du « marxisme critique » de Gramsci. Il y avait également quelques marxistes qui, au nom de Marx, condamnaient sévèrement les régimes de type soviétique. Le marxisme hétérodoxe influençait l'histoire, la sociologie et l'histoire littéraire (Lucien Goldman). Aron faisait des cours sur le marxisme de Marx. Quant à Althusser, il ménagea au Lénine-philosophe une place tout à fait officielle, par le biais d'une conférence à la Société française de philosophie. De concert avec ses élèves, il s'efforça d'interpréter Marx en recourant aux thèses de Bachelard et de Canguilhem à propos des discontinuités et ruptures dans l'histoire des sciences, et entreprit d'interpréter *Le Capital* dans la langue du structuralisme français. Aron qualifiait cette manière de faire de « marxisme imaginaire », mais lui écrivait dans *Le Figaro*, organe de presse qu'aucun étudiant n'aurait songé (ou osé) ouvrir. Même *Le Monde*, pourtant modérément progressiste (ou plutôt quelque peu louvoyant), constituait alors une lecture interdite à l'ENS. Les censeurs de l'époque occupent aujourd'hui des chaires universitaires, se montrent volontiers à la télévision et il s'en trouve même pour remplir les colonnes du *Figaro*.

Quant à Sartre philosophe, ainsi que l'a écrit l'un des auteurs de *Svědectví* (Témoignage)<sup>2</sup>, après de longues années consacrées à l'étude du marxisme, il a fini par se hisser au niveau d'un secrétaire local du Parti communiste d'un pays de l'Est. Sartre savait pourtant fort bien à quoi ressemblait la situation en Russie (il a failli épouser une Russe), mais il a déclaré : « Si j'écrivais ce qu'il en est de l'Union soviétique, ça serait dès le lendemain dans *Le Figaro* ». Néanmoins, le même Sartre a condamné l'écrasement de la révolution hongroise ainsi que l'invasion soviétique en Tchécoslovaquie.

Il fallait être sourd et aveugle pour ignorer à quoi ressemblait l'Union soviétique. Albert Londres avait été l'un des premiers à rendre compte de la situation, dans des reportages réalisés en 1920 et qui ne parurent sous forme de livre qu'en 1993 – tant était implacable la censure et l'autocensure des maisons d'édition.<sup>3</sup> Parmi les éléments documentant la réalité soviétique, il faut également mentionner le rapport secret de Khrouchtchev devant le XX<sup>e</sup> congrès du PCUS, dont le PCF tut longtemps l'existence.

*L'Archipel du Goulag*, de Soljenitsyne<sup>4</sup>, vint approfondir les brèches béantes ouvertes dans les légendes forgées à propos de l'URSS. En dépit de tout cela, l'Union soviétique conservait son aura, grâce « au combat contre l'impérialisme ». Aujourd'hui

---

<sup>2</sup> Revue de l'émigration tchécoslovaque publiée sous la direction de Pavel Tigrid, d'abord au Canada, puis à Paris, ndt.

<sup>3</sup> La liste des ouvrages critiques sur l'Union soviétique est longue. Voici les plus importants : *Dans la Russie des Soviets* d'Albert Londres (1920) *Au pays de la démence rouge* de Serge de Chessin (Paris, Plon, 1919), *Retour d'URSS*, et *Retouches à mon retour d'URSS* d'André Gide (Paris, Gallimard, 1936 et 1937), *Au pays du mensonge déconcertant* d'Anton Ciliga (Paris, Plon, 1950), *J'ai choisi la liberté* de Victor Kravchenko (Paris, 1946). On pourrait en citer beaucoup d'autres. Lors du procès qu'intentèrent à Kravchenko *Les Lettres françaises*, Margarete Buber-Neumann, qui fut l'épouse d'un important responsable communiste allemand et connu tant le goulag que les camps de concentration allemands, vint confirmer le témoignage de Kravtchenko.

<sup>4</sup> SOLJENITSYNE, Alexandre, *L'Archipel du goulag*, Paris, Le Seuil, 1974

encore, cet esprit survit chez certains hommes et femmes politiques français, pas forcément communistes. Et encore aujourd'hui, les communistes français sont *salonfähig*, malgré la chute du Mur de Berlin, malgré l'implosion de l'empire soviétique et les témoignages des archives désormais disponibles pour attester des crimes du communisme. Il n'y a pas si longtemps, des permanents communistes français ont répondu à des questions curieuses d'un journaliste en évoquant « la culture du mensonge dans le mouvement ouvrier français ». Des décennies durant, l'élite intellectuelle française a lu et commenté à l'université les écrits de Locke, Spinoza, Voltaire, John Stuart Mill et d'autres contre la censure ; les étudiants ont dû faire sien le principe hérité de Descartes et des Lumières, selon lequel on ne peut renoncer à la critique de toute opinion reçue sans renoncer à la raison elle-même. Rien à faire : la censure « socialiste » était dans l'intérêt supérieur de la classe ouvrière. Celui qui n'a pas vu cela de ses yeux ne peut comprendre comment des intellectuels, artistes et scientifiques français ont pu ainsi renoncer à leur propre raison et se soumettre volontairement à la servitude. Quant à celui qui en fut témoin, il ne le comprend guère davantage. Il en résulte que l'homme le plus intelligent peut devenir aussi crédule qu'un enfant et que le désir de croire l'emporte sur la moindre voix discordante. La foi est immunisée contre l'intrusion des faits. Dit vulgairement, ni l'intelligence, ni l'éducation ne prémunissent *contre la connerie*. Voici la leçon que j'en tire : aucun témoignage extérieur ne peut convaincre celui qui n'a pas subi l'expérience d'un régime communiste. Celle-ci reste irremplaçable.

Dans les années 1960, plus exactement après l'écrasement de la révolution hongroise de 1956, le marxisme orthodoxe et le régime soviétique n'attiraient guère les jeunes. Leurs rêves se tournèrent alors vers la Chine, au moment même où la rivière des Perles commençait à charrier les cadavres des victimes de ce que les Chinois appelaient avec une ironie peut-être involontaire la « révolution culturelle ». Je me souviens aussi de l'enthousiasme de mes amies normaliennes pour les méthodes de Mao Tse-Tung qui aurait au moins réussi à nourrir tous les Chinois, alors que dans plusieurs provinces chinoises, le Parti avait *organisé* une famine à tous points comparable à celle qui régnait dans les camps d'extermination nazi.

Tous n'étaient pas aveugles. Kostas Papaïonnou écrivit un livre concis et percutant, *L'idéologie froide*, et peu après l'invasion de la Tchécoslovaquie, il publia une anthologie de textes marxistes, comprenant également des auteurs qui s'écartaient de l'orthodoxie (Trotsky, Bernstein, Kautsky, Dubček). Autour de la revue *Esprit* s'est constitué un groupe informel de jeunes intellectuels d'Europe centrale et orientale, coordonné par Akos Ditroi. En février 1968, nous avons publié un numéro consacré à *L'Autre Europe*. On pouvait y lire que dans les pays communistes, au premier rang desquels la Tchécoslovaquie, un affrontement imminent allait mettre aux prises les forces réformatrices et les forces conservatrices et qu'un changement profond du système était en jeu. C'était la première fois que des auteurs originaires des pays du bloc soviétique, élevés dans des régimes communistes, s'adressaient ainsi au public français. Pierre Grémion souligna l'importance de ce numéro et continue aujourd'hui de s'intéresser à l'ensemble du contexte français de la critique des régimes communistes<sup>5</sup>. Enfin, la revue *Svědectví* (Témoignage), éditée à Paris par Pavel Tigrid, offrait un espace libre aux auteurs tchèques, exilés ou non, et constitue toujours une source

---

<sup>5</sup> Un autre événement culturel lié à la Tchécoslovaquie eut lieu en 1980. L'Institut d'Etudes Slaves organisa alors une conférence sur Masaryk, à l'occasion du 130<sup>ème</sup> anniversaire de sa naissance. Les actes de cette conférence furent publiés sous le titre *Masaryk Européen et humaniste* par Jacques Rupnik et Vladimír Peška.

exceptionnelle, unique, pour l'étude de la politique et de la culture tchécoslovaque pendant les années du communisme.

Les années 1960 constituent l'âge d'or de la psychanalyse. Un public fasciné, majoritairement féminin se pressait dans les amphithéâtres, afin de se joindre à cette forme de parodie de cérémonie que constituaient les séminaires de Jacques Lacan. Beaucoup arrivaient une ou deux heures avant, quitte à suivre par exemple un cours sur les prépositions dans l'espagnol médiéval, dans le seul but d'obtenir une place assise tout près du Maître. Les magnétophones tournaient à tout va. Lacan lui-même a peu écrit ; les textes rangés dans ses *Écrits* ont pour la plupart d'abord été prononcés. Les publications que tirèrent de ses séminaires son gendre et ses disciples sont issues d'enregistrements réalisés lors des séminaires. Il était un homme de la parole et la portée de son enseignement est incompréhensible si l'on ne tient pas compte de l'expression verbale de sa pensée.

Lacan n'appartenait pas aux milieux académiques. De plus, il était excommunié de la société psychanalytique officielle affiliée à l'*International Psychoanalytical Association* et, à plusieurs reprises expulsé des lieux où il avait tenu son séminaire, devait se résoudre à chercher de nouvelles institutions susceptibles de lui offrir asile. En dehors des séminaires, organisés en marge des circuits universitaires et qui étaient destinés aux futurs psychanalystes, il vivait de son art, officiant comme psychanalyste couru et fort cher, sur le divan duquel s'allongeaient les âmes souffrantes, célèbres ou inconnues. Du point de vue financier, son école – ou ce qui en est resté après sa dissolution par le Maître lui-même – est restée jusqu'à nos jours une affaire florissante.

Sa théorie, si l'on peut la qualifier ainsi, combinait des concepts freudiens avec la linguistique structurale de Saussure et avec la topologie. Pour l'apprécier, il fallait sans doute y entrer comme on entre en religion : accepter ses concepts, les méditer comme on médite les aphorismes de Bouddha, les expérimenter. Ses sorties s'apparentaient davantage à des farces qu'auraient écrites ensemble Hegel et Cagliostro. Je ne peux pas m'empêcher de penser à ce propos, à Despina de *Così fan tutte*, qui, déguisée en médecin-faiseur-de-miracles, réveille deux « Albanais » d'entre les morts.

Au regard extérieur, Lacan faisait figure de chevalier d'industrie (ainsi que me l'a décrit Quine, qui eut l'occasion de dîner avec lui). Son usage de symboles en psychanalyse ressemblait à d'absurdes jeux d'enfants, mais nombre de mathématiciens faisaient preuve d'indulgence à son égard, sans doute séduits par l'ironie avec laquelle il accablait son public au moyen de symboles formels. Un exemple : « l'objet petit a est un objet privilégié, issu d'une séparation originelle, d'une automutilation due à une certaine approche du réel » ; '\$\Delta\$' symbolise « le moment d'un *fading* ou éclipse du sujet, étroitement lié à la *Spaltung*, ou refente qu'il subit de sa subordination au signifiant ».<sup>6</sup>

Que se cache-t-il derrière ces formules ? Cela a-t-il un sens de parler d'une théorie lacanienne ? Avec Lacan se produit un glissement interprétatif de la théorie psychanalytique : il a remplacé les modèles freudiens inspirés des sciences par un modèle linguistique. Sa thèse centrale, à savoir que *l'inconscient est structuré comme la langue*, indique la direction vers laquelle tend sa théorie psychanalytique : tous nos comportements se déroulent au niveau de la sphère symbolique et l'inconscient est la formulation cachée et chiffrée de nos désirs, le produit du signifiant. Le sujet est fondé sur l'ordre du signifiant. Le concept saussurien de « signifiant », comme « image acoustique » ou plutôt comme « l'impression psychique d'un son », s'est vu considérablement modifié dans l'approche de Lacan. La relation entre signifiant et

---

<sup>6</sup> *Écrits*, II, 177, Paris, Le Seuil, 1971.

signifié s'est relâchée : la même séquence sonore peut avoir une première signification, apparemment évidente (elle peut formuler une expression ou une phrase), mais aussi diverses significations cachées (plusieurs expressions ou phrases chiffrés). Les relations internes de l'expression langagière peuvent également déterminer les éléments et l'articulation la phrase, qui échappent à l'écoute distraite. Il revient au psychanalyste d'amener le patient à briser la signification apparente de certaines formulations, pour leur trouver un sens nouveau. « Le signifiant est seul maître ». « Le déplacement du signifiant détermine les sujets dans leurs actes, leurs buts et leur devenir, abstraction faite de leurs talents innés et de ce qu'ils ont acquis socialement ». Évidemment, tout cela va à l'encontre du marxisme. C'est en ce sens que Lacan interprète l'inconscient freudien, qu'il distingue de l'inconscient romantique, relié aux couches archaïques et primitives de la psyché. « Cela n'a rien à voir. Nous voyons Freud comme un homme qui n'a de cesse de lutter avec chaque fraction de son matériau linguistique et en met en mouvement la segmentation. Tel est Freud : un linguiste ». Notre origine se trouve dans la langue ; ce sont précisément expressions et les phrases, « le discours de l'Autre », qui inscrivent le sujet dans la société humaine.

La théorie de Lacan se propose d'explorer les relations entre le réel, le symbolique et l'imaginaire, et un grand rôle y jouent les concepts de castration, de phallus et les métaphores comme « le nom-du-père » et « la mère comme l'Autre inaccessible ».

Je laisse chacun libre d'apprécier le contenu cognitif des spéculations lacaniennes. Ses aphorismes se dérobent à une compréhension cursive, mais, dans la manière de tourner ses phrases, même un non-initié peut ici et là apercevoir l'éclat révélateur de la vérité.

À la différence de Freud, pour qui la psychanalyse comme démarche théorique devait se conformer aux modèles d'autres sciences et devait se voir confirmer par la biologie, la théorie lacanienne se dérobe à une confirmation ou à une réfutation expérimentale. Elle induit un voyage dans les profondeurs de la psyché humaine qui doit permettre au patient d'accéder à la compréhension et de soigner son mal. L'image d'histrion renvoyée par les sorties de Lacan au cours de ses séminaires, croise celle du thérapeute sage et protecteur, ouvrant ses portes aux brebis perdues et à tous les candidats au suicide. Comme l'a écrit l'un de ses patients, « Presque aucun analyste, pour ne pas entacher d'un décès sa carte de visite, ne se serait hasardé, ne fût-ce qu'une fois pour n'affronter qu'un seul de ses regards, à assumer le défi de l'un de ces "êtres-pour-la-mort" »<sup>7</sup>.

### *La philosophie et l'histoire des sciences*

Dans les années 1950 à 1970, deux institutions se consacraient particulièrement à ces disciplines à Paris. Il s'agissait d'une part de l'Institut d'histoire des sciences, sis encore aujourd'hui 13 rue du Four, et qui, fondé en 1934, fut la première institution universitaire dédiée à cette discipline. Il faisait partie intégrante de la Sorbonne. L'Institut fut principalement un lieu d'enseignement. Il existait d'autre part un département au sein de l'École pratique des hautes études, à présent l'École des hautes études en sciences sociales, connue sous le sigle d'EHESS. Ce département, de même que le Centre de synthèse, occupait un local au 12 de la rue Colbert, derrière l'ancien bâtiment de la Bibliothèque nationale. Les cours étaient dispensés tantôt rue Colbert ;

---

<sup>7</sup> REY, Pierre, *Une saison chez Lacan*, Paris, Le Seuil, 1999, p. 81.

tantôt à la Sorbonne. Il y a dix ou quinze ans, le département a déménagé pour le Jardin des plantes.

Dans les années 1960, celui-ci se trouvait sous la direction d'un historien des mathématiques, René Taton et du Père Pierre Costabel, de l'ordre des Oratoriens, un historien de la physique. J'ai eu la chance de pouvoir assister aux cours d'Alexandre Koyré, desquels il a tiré l'un des livres fondamentaux pour l'histoire des sciences, à savoir *Du monde clos à l'univers infini*<sup>8</sup>. J'y ai un jour conduit un collègue français qui préparait l'agrégation. Celui-ci n'en crut pas ses oreilles, se rendant compte de l'intérêt et de l'importance des choses qui y étaient exposées et dont il n'avait jamais entendu parler durant ses études de philosophie. Koyré partageait alors son temps entre l'École pratique et l'Institute for Advanced Studies de Princeton.

Taton et Costabel sont les auteurs d'une série d'études détaillées sur l'histoire des sciences classiques du XVII<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècle, de Descartes à Cauchy. Le travail de Taton sur Desargues constitue ainsi jusqu'aujourd'hui une source essentielle pour connaître le fondateur de la géométrie projective et de même, les écrits brefs mais approfondis de Costabel – dont certains sont résumés dans son ouvrage sur Descartes – offrent toujours matière à réflexion. Tous deux ont mis l'accent sur l'analyse des textes et les études détaillées des sources, au premier rang desquelles la correspondance entretenue par les scientifiques, si importante à l'époque des sciences classiques. La *Revue d'histoire des sciences* de ces temps là correspond aux mêmes préoccupations, contenant des documents inédits qui complètent le tableau du développement de la science moderne.

La situation était un peu différente pour ce qui est de l'Institut d'histoire des sciences. Celui-ci était dans les faits également orienté vers la recherche, puisqu'il avait ses doctorants et post-doctorants, en majorité étrangers, l'histoire des sciences ne faisant pas partie d'ordinaire du programme des études universitaires.

Avant la Deuxième Guerre mondiale, l'Institut d'histoire des sciences était très actif et constituait un centre dynamique de travail scientifique et philosophique, ce dont témoigne son recueil annuel, *Thalès*. Gaston Bachelard occupa durant la guerre et l'après-guerre les fonctions de directeur de l'Institut, mais ce dernier comptait peu d'étudiants et son réseau international, si tant est qu'il existât, était très limité. Entre 1955 et 1972, l'Institut prit un nouvel essor sous la direction de Georges Canguilhem. Celui-ci, philosophe et docteur en médecine insuffla un nouvel esprit à la philosophie des sciences en France, qui avait souffert de l'occupation nazie. À compter de la fin des années 1950 et au cours de la décennie suivante, il occupa une position centrale au sein de la philosophie française. Son séminaire fit office d'école pour tous les philosophes français intéressés à l'épistémologie et à la philosophie des sciences. Il poursuivit la meilleure tradition de la philosophie française des sciences, marquée par le nom de Bachelard, dont il ne cessa de se réclamer.

À la différence des conceptions de Taton, l'histoire des sciences et techniques constituait pour Canguilhem une discipline philosophique, une sorte de laboratoire épistémologique. Pour ma part, j'ajouterai, sans détourner sa pensée, que l'histoire des sciences et des techniques forme la trame de l'histoire humaine, de l'appropriation et de la transformation du monde, et je ne peux que m'étonner du peu d'attention que leur accorde l'historiographie courante, trop préoccupée d'épiphénomènes politiques.

Pour Canguilhem et son école, l'histoire des sciences ne se borne pas à collectionner des curiosités dépassées, ni à composer les biographies des savants ou à dresser des catalogues des découvertes, quand bien même la connaissance de ces deux derniers aspects constitue une condition nécessaire du travail d'historien. Il conçoit

---

<sup>8</sup> KOYRÉ, Alexandre, *Du monde clos à l'univers infini*, Paris, Gallimard, 1973.

l'histoire des sciences avant tout comme une analyse conceptuelle, un travail sur la formation des concepts, leurs fonctions dans l'élaboration des théories scientifiques, leur définition et leurs limites. Canguilhem accorde tout particulièrement son attention aux variations et aux emprunts des concepts d'une discipline à une autre, ainsi qu'aux transformations qui en découlent. Un exemple en est offert dans son propre livre sur la formation du concept de réflexe.

L'évaluation des théories scientifiques constitue un autre aspect important de l'approche de Canguilhem, dans la mesure où chaque savoir est en même temps un jugement émis sur un savoir antérieur et où ce dernier ne prend sens qu'en relation avec le savoir contemporain. Ce que nous savons aujourd'hui éclaire d'une lumière nouvelle tout le passé et pour cette raison, chaque découverte scientifique importante entraîne une réévaluation des connaissances antérieures, réévaluation qui déplace la frontière de l'ombre et de la lumière et dévoile des possibilités insoupçonnées dans les tentatives inachevées des auteurs anciens.

Canguilhem et son école ont par ailleurs accordé une grande attention aux révolutions et aux ruptures dans le développement des sciences. On rencontre cette idée déjà chez Kant et même chez Auguste Comte, et l'épistémologie et l'histoire des sciences françaises - Bachelard en premier lieu - l'ont développée quelques décennies avant le livre de Kuhn sur la structure des révolutions scientifiques. Comme le souligne Canguilhem lorsque parurent en français les livres de Kuhn et de Popper, les épistémologues français pratiquaient les mêmes principes longtemps avant eux. Le concept de réfutabilité (« falsifiabilité ») comme condition de validation des théories scientifiques est utilisé comme allant de soi chez Léon Brunschvicg. Popper et Kuhn sont bien redevables à Pierre Duhem, à Henri Poincaré et à bien d'autres.

Nombre d'importants philosophes français contemporains sont issus de l'école de Canguilhem. Je ne citerai parmi les plus connus que Michel Foucault, qui commença par des études de psychologie clinique avant de développer sa propre théorie d'histoire des sciences, inspirée par Nietzsche, ou bien encore Michel Serres. Parmi les autres, moins connus, je citerai Jacques Picquemat, auteur de travaux d'histoire de la médecine et de la biologie (l'un d'entre eux porte sur Gregor Mendel), et Jacques Guillaume, historien de la chimie et historien d'art, qui réunit ces deux domaines dans un livre important, *L'Atelier du temps* (1964)<sup>9</sup>, portant sur l'altération des œuvres picturales, qu'elle soit d'origine chimique, ou due aux raisons idéologiques ou théologiques, ou bien qu'il s'agisse de l'évolutions du goût et de la manière de les percevoir. Ensemble, nous avons écrit un autre travail sur les *Commencements de la technologie*<sup>10</sup>, issu du séminaire animé trois années durant par Canguilhem. Bien que ce texte recèle les marques de l'extravagance stylistique propre aux années 1960, il est assez typique de cette école : nous nous sommes efforcés de déterminer la naissance de la technologie, d'analyser son établissement comme discipline scientifique en Allemagne à la fin du XVIII<sup>e</sup>, ainsi que son échec, ou plutôt sa mutation en concept d'application, effectuée au sein de l'École Polytechnique.

À la suite de Canguilhem, c'est la fille de Gaston Bachelard, Suzanne, qui prit en charge l'Institut. Elle est l'auteur d'une étude phénoménologique sur la physique mathématique, intitulée *La conscience de rationalité*<sup>11</sup>, ainsi que d'un important

---

<sup>9</sup> GUILLERME, Jacques, *L'Atelier du temps*, Paris, Hermann, 1964.

<sup>10</sup> In : *Thalès*, recueil de textes publié par l'Institut d'histoire des sciences et des techniques, 12 (1966-1968).

<sup>11</sup> BACHELARD, Suzanne, *La conscience de rationalité, étude phénoménologique sur la physique mathématique*, Paris, PUF, 1958.

commentaire de la *Logique formelle et transcendantale*<sup>12</sup>, de Husserl, qu'elle a également traduit. Elle a donné une nouvelle orientation à l'institution, davantage axée sur l'histoire de la logique (c'est auprès d'elle que j'ai préparé mon travail sur Bolzano) et aujourd'hui, un peu aussi grâce à elle, l'Institut constitue l'un des plus importants centres mondiaux de philosophie de la logique et des sciences cognitives.

À partir des années 1970, l'histoire des sciences s'est développée avec la création de nouvelles institutions et équipes dans le cadre du CNRS ou de l'EHESS, ouvrant ainsi un nouveau chapitre de l'historiographie française des sciences et techniques. Aujourd'hui, il n'est aucun domaine de l'histoire des sciences qui ne soit représenté en France.

*traduit du tchèque par Maxime Forest*

---

<sup>12</sup> HUSSERL, Edmund, *Logique formelle et transcendantale*, traduction de Suzanne Bachelard, Paris, PUF, 1957.